

RotaryMag

N°812

Avril 2021 • 2,75 €

www.rotarymag.org

LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT

« LA LITTÉRATURE PERMET CET ENRACINEMENT SENSIBLE DANS LA RÉALITÉ »

Écrivain, romancier, poète en langues française et créole, né en Haïti, Louis-Philippe Dalembert vit aujourd'hui entre Berlin, Port-au-Prince et Paris. En ce premier semestre 2021, il est titulaire de la chaire d'écrivain en résidence du centre d'écriture et de rhétorique de Sciences-Po Paris, succédant à Maylis de Kerangal. Dans son dernier livre, *Mur Méditerranée*, il suit la trajectoire de trois femmes, réunies sur un même bateau et portées par l'espoir d'une vie meilleure. Une fresque de la migration et de l'exil, imprégnée de sa trajectoire caribéenne et ancrée dans l'actualité.

✍ PROPOS RECUEILLIS PAR LAURE ESPIEU

Quand avez-vous su que vous étiez écrivain et comment l'êtes-vous devenu ?

Cela s'est imposé très tôt, très jeune. En Haïti, nous avons une longue tradition poétique. Il est courant d'entendre des gens déclamer des vers, que ce soient les leurs ou ceux d'autres poètes. À la maison, ma mère, institutrice, récitait souvent comme ça, en vaquant à ses occupations. Ce sont des choses qui me sont restées. Et puis très tôt, j'ai intégré ce que l'on appelait, de manière assez pompeuse, l'un des nombreux cercles littéraires de Port-au-Prince. J'étais le plus jeune dans le groupe mais j'ai commencé naturellement à écrire. J'étais motivé aussi par une tradition de littérature engagée très forte, dans laquelle nous sommes baignés. Ayant grandi sous la dictature [des Duvalier], j'avais l'idée vers 16 ou 17 ans que l'on pouvait combattre un régime autoritaire avec de la poésie. J'ai publié mon premier recueil de poèmes à l'âge de 19 ans. Je viens de cette tradition, même si, au fil du temps, je m'en suis affranchi.

Vous vous inscrivez dans la grande tradition littéraire et culturelle haïtienne. Pour expliquer cette prégnance de la poésie, vous évoquez une forme d'urgence. Pouvez-vous nous expliquer ?

J'utilise souvent une métaphore sportive : la poésie, c'est le sprint et le roman, le marathon, celui pour lequel il faut s'asseoir et travailler plusieurs mois, voire plusieurs années. Quand je parle d'urgence, je me réfère au sentiment que, avec la poésie, quelque chose doit sortir de moi, là, maintenant. Ce qui ne signifie pas que je ne retravaille pas le texte. Mais c'est un besoin de dire presque primal, qui ne peut pas être reporté. Et cela correspond très bien aux situations récurrentes que nous avons connues et connaissons encore en Haïti.

Votre dernier roman se penche sur la problématique de la migration. Comment avez-vous préparé ce livre ? Comment a-t-il été documenté ?

L'actualité a été un déclencheur. Je viens d'un continent, l'Amérique, où les trois quarts des gens ne sont pas des autochtones. Pour ce qui est des Noirs, nous savons très bien comment ils sont arrivés là. Du fait de cette origine, les gens qui voyagent dans les cales des bateaux, forcément cela me parle. C'est un vécu que je porte en moi, malgré moi. J'ai passé pas mal de temps en Italie, et je savais que j'allais écrire sur la question des migrants. L'idée, au départ, était de faire le lien entre ce qui arrive en ces dernières années entre l'Europe et l'Afrique, en Méditerranée, et ce qui se passait dans la Caraïbe des années 1980, à l'époque où l'on parlait des *boat people* pour désigner les réfugiés haïtiens et cubains qui fuyaient vers les États-Unis. J'ai fini par abandonner le parallèle pour m'en tenir à la Méditerranée. Pour



écrire ce roman, j'ai fait un séjour de cinq semaines à Lampedusa. Un travail de terrain qui me vient de ma formation de journaliste. Je suis tombé sur un fait divers dont on a assez peu parlé : un petit chalutier avec à son bord plus de 700 personnes, qui avait été sauvé par un pétrolier danois. Ce qui m'a frappé, c'est que sur ce bateau, il y avait deux classes, ceux qui voyageaient dans la cale et ceux qui voyageaient sur le pont. Sur le pont se trouvaient en majorité des moyen-orientaux ou des Maghrébins, et dans la cale, des subsahariens, ce qui renvoie pour moi aux bateaux négriers. J'ai pour le coup imaginé un bateau-monde. D'où ce roman construit autour de trois personnages, de trois religions différentes, une juive, une musulmane et une chrétienne. Et j'ai voulu que ces personnages soient des femmes – une Syrienne de la bourgeoisie, une Nigériane et une Érythréenne – car on oublie souvent que la moitié des migrants sont en fait des migrantes.

Vous dites que ce bateau symbolise la planète. Cela ramène à la pandémie, à ce sentiment très fort que nous sommes tous embarqués dans la même galère. Est-ce que cela vous inspire ?

Oui et non. Oui, parce que je suis dedans, comme tout le monde. Non, parce que je n'écris absolument rien de spécifique dessus. Là, je suis dans le vécu. En tant qu'écrivain, je suis habitué à l'isolement volontaire. Quand j'écris, je ne sors pratiquement pas de chez moi. Je peux rester des mois enfermé, cela ne me dérange pas trop. Alors le confinement ou le couvre-feu m'atteignent moins que d'autres personnes. Mais inconsciemment, ça m'irrigue et me pénètre. Je ne sais pas encore comment, ni si cela ressortira plus tard, mais c'est ainsi que cela fonctionne avec la plupart de mes livres.

Louis-Philippe Dalembert a passé son enfance à Haïti, où il a baigné dans une tradition de littérature très forte.



SON LIVRE

Mur Méditerranée, de Louis-Philippe Dalembert, éd. Sabine Wespieser, 336 p., 22 €.

→ Pour mon précédent roman, *Ballade d'un amour inachevé*, qui se passe dans les Abruzzes, j'avais pris pour point de départ le tremblement de terre d'avril 2009 en Italie. Et puis, alors que j'étais en Haïti, je me suis trouvé confronté, à Port-au-Prince, au tremblement de terre de janvier 2010. J'ai naturellement inclus l'expérience vécue au livre. Les choses s'impriment ainsi en moi et je ne m'en rends pas compte, puis cela ressort dans mes romans ou dans ma poésie.

Vous parlez de *Ballade d'un amour inachevé*, sur les tremblements de terre des Abruzzes, on peut citer aussi *Avant que les ombres s'effacent*, qui s'inspire de la Seconde Guerre mondiale. Votre œuvre est-elle ancrée dans une certaine vision de l'histoire ?

J'aime beaucoup chercher ces moments de silence, que j'appelle aussi des failles. Ce sont les interstices par lesquels l'écrivain peut passer. Il y a l'histoire officielle, que nous connaissons tous, faite pour construire dans chaque pays un roman national, et il y a celle des petites gens dont on ne parle pas. Mais eux aussi ont fait l'histoire, et c'est celle que je vais chercher. On oublie les petites mains, les petits gestes. Lorsque l'on parle de la Seconde Guerre mondiale, on pense par exemple au débarquement de Normandie, mais on oublie la proposition d'un pays comme Haïti qui, à l'époque, n'a même pas 3 millions d'habitants, d'accueillir 50 000 juifs. On oublie Tony Bloncourt, résistant natif d'Haïti, fusillé au Mont-Valérien. Ou Philippe Kieffer, autre compatriote, qui participe à la libération à la tête des commandos Kieffer. Ces événements font partie de mon histoire en tant qu'Haïtien. Et l'histoire, on le sait, imprègne aussi notre identité individuelle.

L'auteur est le nouveau titulaire de la chaire d'écrivain en résidence à Sciences-Po Paris.

Des milliers de migrants périssent chaque année en mer, tentant d'accéder à une vie meilleure. Au-delà des chiffres, ce sont les histoires de ces personnes que Louis-Philippe Dalember s'efforce de raconter.



Vous êtes un écrivain du réel qui revendique l'influence de l'actualité sur l'œuvre littéraire. Comment naît un roman ? Comment combinez-vous la part d'imagination créatrice et la part de fidélité à la marche du monde ? Quel est le bon compromis entre fiction et réel ?

C'est toute la difficulté. Je ne suis pas historien, donc je ne suis pas tenu par les faits. En tant que romancier, je suis plutôt guidé par la vraisemblance. Je me glisse à l'intérieur des faits et je cherche en fonction du récit que je suis en train de formuler. La littérature apporte cette marge de liberté.

Qu'est-ce qu'être un auteur dans le monde actuel, quelle mission attribuez-vous à la littérature ?

Certains lecteurs, lorsqu'ils me parlent de *Mur Méditerranée*, me disent : « J'ai appris beaucoup. » Et pourquoi ont-ils appris beaucoup ? Parce qu'ils ont ressenti beaucoup. Un article, ou un essai, par principe, seront assez froids, parce qu'on est dans les faits. Avec le roman, j'essaye de donner un visage, un nom, une histoire, une culture à ceux qui ne sont que des chiffres. Il y a là une question d'humanité. Migrant, ce n'est pas une identité. C'est en ce sens que le rôle de l'écrivain ou de l'écrivaine est fondamental.

Vous avez succédé à Maylis de Kerangal comme titulaire de la chaire d'écrivain en résidence à Sciences-Po. Vous êtes le cinquième auteur à rejoindre cette chaire créée en 2019. Quel travail menez-vous avec les étudiants ?

Nous travaillons sur deux thématiques qui me sont chères. Sur l'enfance en poésie, et sur l'histoire pour les nouvelles. Je leur demande de choisir une période de l'histoire qui leur parle et, à partir de là, je travaille avec eux. C'est très intéressant, car il s'agit de jeunes étudiants d'une vingtaine d'années, qui n'ont ni le même regard ni le même recul que moi.



Ne serait-ce que pour parler de l'enfance. Pour ma part, je peux réinventer cette enfance, dont je m'éloigne de plus en plus, alors que c'est encore très frais dans leur mémoire. J'ai été surpris par leur rapport à la création. Ils ont envie de pratiquer un autre type d'écriture que l'écriture universitaire. J'essaie de travailler avec eux cet espace de liberté là. Nous ne sommes pas dans un cours magistral, mais dans un atelier où l'on arrive avec ses doutes pour travailler ensemble. J'essaie de leur faire comprendre que ne pas savoir quoi dire, ni comment faire, c'est tout à fait normal, et de leur faire profiter de mon expérience pour qu'ils y arrivent.

Que pensez-vous de cette initiative inédite dans le paysage universitaire ? Inclure un écrivain dans un lieu de formation politique, qu'est-ce que cela dit sur le rapport entre la littérature et la prise de position dans la vie de la cité ?

Cela fait maintenant deux ans que cette chaire existe à Sciences-Po et il était temps. Cela se pratique fréquemment ailleurs. Je l'ai déjà fait en Allemagne, en Suisse, aux États-Unis. Le regard que l'on peut apporter est un regard sensible. Pour les étudiants, c'est essentiel. Demain, quand certains ou certaines d'entre eux seront aux commandes des affaires de

Pour documenter son dernier livre, *Mur Méditerranée*, l'écrivain a passé cinq semaines à Lampedusa, sur laquelle se dresse la *Porta d'Europa*, de l'artiste italien Mimmo Paladino, mémorial pour les migrants qui ont perdu la vie.

l'État, ils ne doivent pas oublier la femme ou l'homme derrière les décisions, derrière les chiffres. C'est cette sensibilité-là que j'espère apporter et que j'espère qu'ils apprendront et garderont. C'est cela qui parfois amène à prendre les bonnes décisions, des décisions plus justes. On peut être un privilégié, mais on ne sera pas un privilégié hors sol, comme on peut le voir pour un certain nombre d'hommes et de femmes politiques aujourd'hui, qui peuvent nous laisser l'impression d'être complètement déconnectés de la réalité. La littérature permet cet enracinement dans la réalité.

Depuis que vous avez quitté Haïti, votre vie a été faite de voyages. Vous avez travaillé à Milwaukee, à Rome, à Berlin, à Jérusalem, à Brazzaville, à Kinshasa... Quelle place ont ces vagabondages dans votre œuvre ?

Cela les alimente. Je vais puiser dans ces expériences pour écrire. Je ne voyage jamais avec un appareil photo. Je n'ai pas de téléphone portable. Quand je séjourne quelque part, il n'y a pas d'intermédiaire entre le réel et moi. Je suis dans ce lieu et je suis ce lieu-là. Je m'imprègne de l'endroit où je vais. Tout ce que je laisse entrer m'irrigue et finit par ressortir au moment où j'en ai besoin. ■

